

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Les heureux possesseurs des jolies villas qui émaillent les environs de Paris, abandonnent la capitale ; mais les facilités de locomotion leur permettent d'y vivre encore de la vie parisienne. Ils ne se désintéressent donc pas des nouveautés théâtrales et surtout des courses, que beaucoup suivent assidûment. Quant aux châtelaines, seigneurs de village, etc., etc., le high-life leur interdit de partir avant que le grand prix de Paris ne soit couru.

On commence donc à circuler entre Paris et la coquette banlieue ; les invitations se succèdent.

Le costume que l'on revêt en ces occasions doit être simple avec peu de garnitures, mais de coupe élégante et d'étoffe de genre. On se trompe souvent sur la façon de s'habiller pour ces sortes d'invitations. Il n'y a rien d'absolu, cependant ; c'est le tact qui doit décider du plus ou moins d'élégance de la toilette. Ainsi elle ne sera pas la même pour aller sur la terrasse de Saint-Germain entendre la musique, que pour aller passer la journée à Châtenay, à Meudon ou à Clamart. En cas d'hésitation, choisissez la simplicité ; elle est toujours bien partout.

La véritable recherche consiste dans le choix de l'étoffe du costume, qui ne doit être ni en soie, ni en gaze, ni brodée, ni brochée, ni veloutée, ni chenillée ;



2399

Costumes en laize et dentelle.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

toutes ces fantaisies seront réservées pour les invitations cérémonieuses ; mais elle sera d'un joli tissu de laine telle que la bure de Saint-Bruno, les tissus capucin et chartreux. Ces noms indiquent assez la couleur pour que nous n'ayons pas à la définir autrement ;



notez que l'espèce en est fort jolie. La façon, voilà le côté qu'il faut soigner, réunira la simplicité et l'élégance. La jupe sera plissée verticalement en séries de plis lingerie — chaque pli arrêté dessus par une piqure — séparées par trois larges plis couchés et couvertes soit par des draperies, soit par le relevé d'une polonaise. Celle-ci fermée en biais par des boutons dorés, avec l'encolure rejetée en un seul revers doublé de velours; très haut parement à la manche demi-longue. Le corsage veste accompagnera la jupe drapée, il peut être à gilet boutonné ou croisé sur une pointe-gilet qui dépassera le corsage.

Ce costume, qu'on abandonnera pour celui de toile de l'été, sera repris pour les voyages et pour les excursions qui rendent si attrayant le séjour au bord de la mer et aux stations thermales.

Il y a certaines invitations à dîner à la campagne qui exigent une toilette plus élégante; dans ce cas, la toile, la batiste et la broderie, les imitations de dentelle, seront de mise, et l'ensemble devra être gracieux et coquet. Remarquez que les étoffes de soie n'entrent pas dans la nomenclature; celles-ci sont réservées pour les dernières soirées et les derniers dîners de la saison. Ah! par exemple, à ces réunions il faut montrer un luxe de choix, un peu bien effrayant pour les revenus modestes; or, savez-vous ce que l'on entend aujourd'hui par un revenu modeste? Je l'ai appris dernièrement: soixante mille livres de rente.

Nous avons oublié de signaler une jolie étoffe fort à la mode, c'est le voile changeant uni et brodé, ce tissu convient aussi pour le costume habillé de campagne.

Ce qui fait fureur, ce sont les tulles brodés, crème; il y en a de fort beaux, pour les volants qui se disposent en seconde jupe.

Voici la plus charmante combinaison de toile et de tulle-dentelle que nous ayons vue; le costume prêt à partir pour Tunis ferait la réputation d'une couturière, si celle de mesdemoiselles Vidal était à faire.

Le voile et le taffetas — celui-ci fait la sous-jupe — sont d'un rouge brique et d'un bleu gris qui donnent un reflet changeant nouveau et joli. Sur la jupe en taffetas un volant de tulle Malines brodé en reprise d'un dessin riche et courant, a bien soixante centimètres de hauteur; au-dessus, des draperies en voile viennent se perdre dans une tunique plissée verticalement, le tout piqué de nœuds en ruban changeant du plus heureux effet. Le corsage est à basque courte, avec une haute dentelle posée au bord et assez froncée pour fournir un pouf chiffonné sur la basque du dos. Cette dentelle tombe devant et se relève graduellement sur les hanches pour venir à la taille former une spirale-pouf; une chemisette tendue en tulle-dentelle finit en pointe, et la manche, arrêtée au coude, est en voile non doublé et terminée d'un léger coquillé de tulle. On remplace cette manche par une autre en tulle brodé, pour une soirée. Mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, savent varier à l'infini l'emploi du tulle et de la dentelle.

Le tulle-dentelle est d'un prix élevé, il coûte presque aussi cher que l'application de Bruxelles qui ne pourrait le remplacer pour cet usage. Il en est de même de l'imitation de dentelle noire qui coûte jusqu'à 25 et 35 francs le mètre. Que d'argent pour n'avoir qu'un

chiffon sans valeur! Si l'on ne peut acheter une vraie dentelle, ne vaudrait-il pas mieux s'en passer que de mettre ce prix à une fausse dentelle? Ces tulles vont se porter couramment ainsi que les fonds de batiste couverts de broderie anglaise.

La satinette douairière à ramages et fleurs imprimés, il n'y faut plus songer, elle est tout à fait démodée; c'est l'uni changeant qui se porte, même en toile ou batiste, car les tissus de fil se prêtent aussi bien que la laine à ce genre de fabrication. On fait même des bas changeants en fil d'écosse et on les trouve assortis aux couleurs à la mode; avec ces bas, le soulier demi-montant en chevreau glacé, est le seul porté.

L'encas, ou la grande ombrelle, est couvert de taffetas glacé, ou ce qui a plus de genre, de voile changeant doublé d'un léger florence.

Quel bariolage de couleurs anime, vers les cinq heures, l'allée des acacias! A propos de l'allée des acacias, on se dit tout bas qu'elle jouit de son reste de faveur et qu'elle pourrait bien n'être plus le rendez-vous du high-life l'hiver prochain. Un complot qui se trame, dit-on, à cette intention, a pour chef un habile diplomate... féminin. Ce secret m'a été dévoilé par une amie, à laquelle j'ai promis une discrétion absolue. Ai-je trahi mon serment? Non, puisque je ne vous dénonce pas les moyens, que l'on dit infaillibles, pour amener cette révolution; on affirme qu'il n'y aura pas effusion de sang; mais peut-être bien quelques batailles de becs et de griffes qui ne laisseront personne sur le sable de l'avenue.

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE  
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Élégance, confortable, coupe excellente, se trouvent réunis dans les corsets de cette maison, à laquelle les mondaines qui mènent la mode ont fait un véritable succès. Quel que soit le genre de taille, la coupe si bien comprise sait lui donner la désinvolture à la mode; la pose des baléines et des ressorts y contribue aussi.

Souplesse de la taille, effacement des hanches, longueur du buste, voilà ce que doit donner un corset bien fait, pour être en harmonie avec la mode actuelle. Mesdames de Vertus l'ont compris, aussi ces deux corsets ne laissent rien à désirer.

Le corset Anne d'Autriche est préparé en vue de toilettes d'apparat, et la ceinture Régente, une coquetterie charmante, plus mignonne dans ses proportions, convient à toutes les élégances de jour. Les deux cependant peuvent s'adresser au genre si différent du costume de ville et de la robe de grande soirée et de dîner.

\*\*\*

COSTUMES ET PARDESSUS  
De madame Turle, 9, rue de Clichy.

La grâce et le goût le plus comme il faut se trouvent réunis dans les élégants costumes de madame Turle. Qu'ils soient simples et destinés aux courses de la ville ou aux promenades à la campagne; qu'ils soient luxueusement garnis de broderie et de dentelles; qu'ils soient en toile ou en voile, en soie changeante ou en gaze, ils offrent toujours une façon coquette, soignée, appropriée à leur destination. Rien de plus charmant que la disposition des garnitures;





4469

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2.

Corsettes de M<sup>lle</sup> VIDAL, 104, r. de Richelieu - Corsets & Cournures de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 11, Avenue  
de l'Opéra - Eau d'HOUBIGANT, 19, r. St-Henri - Chaussures KAHN POIVRET, 61, r. Montorgueil.  
Machines à coudre de la C<sup>ie</sup> Française - H. VIGNERON, 70, R. St-Lazare.



le choix des étoffes est parfait et leur combinaison harmonieuse. Madame Turle sait disposer des nœuds et des flots de ruban qui relèveront la simplicité de l'étoffe et qui feront d'un costume simple une toilette parée. Le costume en toile changeante, en batiste ou en voile reçoit des garnitures de dentelle papillonnantes et légères, des broderies sur tulle ou sur batiste qui n'ont aucune ressemblance

avec celles de l'année passée. Le costume de dentelle noire et de laize est d'une élégance calme, et son drapé coquet permet de le porter à la ville. Si nous parlons des pardessus-visites, manteaux de voyage, mantille de dentelle que fait madame Turle, nous répéterons les compliments que nous faisons de ses costumes : tout est soigné, la façon comme la coupe, l'étoffe comme les garnitures.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 181 et 183).

*Costume en laize et dentelle noire.*

Jupe en taffetas, au bord un plissé et trois volants piqués de motifs en jais étagés sur le tablier, dont la partie supérieure reçoit une draperie qui se perd dans le poulf. Un très beau motif en jais sur le côté : derrière, une tunique en laize relevée en étage et très pouffonnée. Corsage en surah à petite pointe, avec un fichu croisé en dentelle, arrêté de côté par un motif en jais. Une manche demi-longue coquillée de dentelle.

*Costume en laize et satin d'été.*

Jupe en satin, deux plissés au bas, et le tablier drapé en laize; la tunique est plissée verticalement et tombante; les côtés sont coquillés et piqués de motifs en chenille et jais. Le corsage



Déshabillé en surah mais garni de dentelle.

en laize, est doublé de soie, la taille est ronde et un ruban en satin qui fait ceinture, est noué largement de côté en coques et pans. Manche arrêtée au coude, et terminée par une engageante.

*Déshabillé en surah mais garni de dentelle.*

Jupe plissée, ornée de deux panneaux posés l'un sur l'autre, découpés en pointe au bord inférieur et garnis de dentelle; deux rangs réunis à la tête et froncés au milieu. Tunique inclinée entourée de dentelle et pouffonnée. Corsage plissé avec un jabot séparant les plis, un col rabattu et une basque rapportée. Une ceinture plissée prenant de la couture du dessous du bras, un flot de ruban à la pointe du plastron.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4469

*Costume de ville en taffetas glacé havane et taffetas broché de barres en velours.*—Jupe en taffetas broché; de chaque côté un pli triple, rapporté, en taffetas uni, fait quille. La tunique en taffetas est ouverte devant, avec un revers en taffetas broché; des fronces la montent au tour de taille, et le côté gauche se fronce sous le revers. Corsage avec un plastron agrafé de côté sous le revers. Une ruche en taffetas à l'encolure, un parement en velours broché à la manche arrêtée au coude. — Bas de soie loutre. — Souliers en peau mordorée. — Gants de Suède.

*Robe de dîner en satin Dauphine pistache et crevette.* — Sous-jupe en taffetas; le tablier couvert de trois bouil-

lonnés en satin crevette, sur lesquels joue un volant en tulle Malines brodé en reprise. Un panneau en tulle sous lequel un premier panneau en satin crevette fait transparent, est coupé verticalement par une quille en satin pistache, plissée et nouée au milieu. Sur la partie supérieure du tablier, une draperie vient se perdre dans les plis qui montent la traîne. Corsage à très petite basque formant pointe, dentelé et largement ouvert sur une chemisette en satin crevette, couverte de tulle brodé; une ruche à l'encolure et un nœud de côté. — Bas de soie crevette. — Souliers en satin pistache. — Gants de Suède naturels.



## CHRONIQUE

*La Comtesse Fortunia, ou la vie d'une Parisienne du grand monde en mai 1884. — Le devin Cumberland.*



A comtesse Fortunia est la plus jolie femme de Paris. Elle a un mari qui l'adore et un baby de trois ans qui fait retourner toutes les mères, quand le brougham affecté à son usage personnel le dépose, avec sa bonne, dans une

allée ombreuse du Bois de Boulogne.

En plus de ce trésor, la comtesse possède trois cent mille livres de rente et un admirable hôtel dont les jardins sortent sur l'avenue Gabriel. C'est par là que, le matin vers les neuf heures, elle gagne les Champs-Élysées à cheval, avec son époux, suivie à cinquante pas de l'homme d'écurie en culotte, tunique de livrée et ceinturon de cuir. Dans l'allée des Poteaux, les élégants cavaliers la saluent, les amazones lui sourient et si quelque étranger demande son nom :

« Comment! vous ne la connaissez pas? D'où sortez-vous? C'est la belle comtesse Fortunia. »

Rentrée à l'hôtel, en une demi-heure elle a pris son bain, passé la *matinée* en surah blanc, garni de dentelles, sur laquelle sa chevelure d'or étend un long manteau fauve, et elle se met à table avec un ami auquel son mari a crié tout à l'heure, au galop; venez donc déjeuner! Un quatrième convive, X... le fameux peintre, est de la partie. La veille elle lui a envoyé dix chiffons de papier aux vignettes bleues, en échange du portrait que tout le monde admire au Salon et que tous les journaux illustrés ont reproduit. Plus d'une, parmi mes lectrices, s'est arrêtée devant cette belle personne qui sourit dans son cadre et semble dire à tout le monde : Faites-en autant, si vous pouvez.

Après déjeuner, on est sorti dans le jardin pour prendre le café sous les lilas en fleurs. Quelques intimes sont venus fumer une cigarette, raconter un *potin*, prendre rendez-vous pour une partie, le lendemain. Mais voilà qu'une heure et demie sonne à l'Élysée, et déjà, dans la cour vitrée des écuries, on attelle les quatre chevaux du mail. A deux heures, la comtesse, en costume de drap de chez Redfern, est sur le siège, à côté de son mari qui mène. Les invités sont installés sur l'impériale; les deux grooms derrière, avec la trompette; le maître d'hôtel dans l'intérieur avec les provisions. On a plié l'échelle en fer nickelé. *Pull up!* en route pour la réunion particulière de Lamarche! Les passants émerveillés, le cou tendu, contemplent le *four in hand* et s'interrogent.

« C'est le drag de la belle comtesse Fortunia. »

A six heures, au retour, on traverse le Bois plein d'équipages et de toilettes. Que d'envieux, et surtout que d'envieuses! A six heures vingt, on tourne sous la porte cochère du faubourg Saint-Honoré. Madame

embrasse bébé qui sort de table, puis gagne son *dressing room* où Justine et la seconde femme de chambre l'attendent, avec toute la toilette disposée sur les meubles : les souliers de satin, les bas de soie, le linge de chez Doucet, tout *froufrou* de valenciennes, avec les nœuds de rubans assortis au satin du corset, un bijou payé dix louis chez Schalque. La robe est sur son mannequin. Les fleurs que Vaillant-Rouzeaux vient d'envoyer embaument sur la peluche d'une console. A sept heures et quart, la comtesse admirablement habillée, coiffée, fleurie, ferme ses derniers bracelets. On frappe à la porte.

« C'est vous, cher ami? Entrez; je suis prête, j'ai un gardénia pour votre habit. »

Le comte, tiré à quatre épingles, s'agenouille sur un pouf et offre sa boutonnière, puis baise galamment la main de sa femme. On monte dans le coupé garni de satin bleu marine. « Chez la vicomtesse de Janzé. »

Il n'y a que douze convives, mais quels convives! Une Altesse étrangère, un Académicien Français, un compositeur célèbre, un Journaliste homme du monde qui fera lire demain, à trente mille abonnées, la description de la toilette de « la belle comtesse Fortunia... » Ces chroniqueurs sont trop bien élevés pour écrire en toutes lettres le nom d'une femme comme il faut.

A neuf heures et demie les *refreshers* arrivent, mais presque aussitôt la comtesse se sauve avec son mari. Dix minutes après, le coupé roule sous une des deux portes cochères de la marquise d'Aoust, car madame figurera tout à l'heure dans les tableaux vivants, première et heureuse résurrection d'un passe-temps oublié depuis l'Empire. La comtesse est émouvante en *Jane Gray* touchante en *Virginie*, affolante en *dame du harem*. Elle obtient un succès frénétique. Les spectateurs se retiennent pour ne pas tomber à genoux. Les spectatrices cherchent en vain une critique; mais elles la trouveront tout à l'heure sur l'oreiller, car la nuit porte conseil. Toutefois elles n'en seront pas moins condamnées à lire dans *le Figaro* que « la comtesse Fort... (nous avons promis de ne nommer personne) est la plus jolie femme de Paris, et la mieux faite. »

Hier, Fortunia chantait au mois de Marie de la chapelle de la place d'Eylau, accompagnée de grands artistes qui lui ont assuré qu'auprès d'elle madame de Tredern n'a qu'à se bien tenir. Cinquante équipages de maître étaient à la porte. Avec plus de diamants et moins de corsages on se serait cru aux Italiens. L'après-midi, la comtesse avait payé trente-cinq mille francs un meuble de salon à la vente d'Ivry, battant — plaisir suprême! — les amateurs anglais et la baronne de Rothschild elle-même.

Heureuse femme! Tout semble lui réussir; et cependant de graves soucis l'assiègent. La semaine pro-



chaîne à l'exposition des chiens, il lui faut deux premiers prix : un pour Tommy, son terrier noir et feu, un insecte gros comme le poing; l'autre pour sa meute, un équipage hors ligne qui a pris ses vingt-cinq cerfs cette année. Mais cela n'est rien. La grosse affaire, c'est le Derby. Il faut que le poulain du comte, *Le Mahdi*, arrive bon premier demain au poteau de Chantilly, et que les couleurs de l'écurie, gris et rouge, deviennent la mode de l'année.

Aucun de ces bonheurs ne sera refusé à la comtesse. Tout Paris ira se faire mordre les doigts par Tommy dans sa niche de satin blanc, ou attraper les puces de l'équipage fameux. *Le Mahdi* sera vainqueur et son portrait fera le tour du monde, comme celui de sa belle maîtresse, la plus heureuse, la plus répandue, la plus admirée des mondaines.

Voilà, chères lectrices, la vie qu'on mène ou du moins qu'on peut mener dans ce beau Paris, pendant le joli mois de mai de l'année 1884. Que si l'existence idéale de la comtesse Fortunia devait vous empêcher de dormir, un mot vous rendra le sommeil :

Fortunia n'existe pas. Elle est, comme la Vénus de Praxitèles, un composé de plusieurs femmes. De même que la complète beauté, le complet bonheur est un rêve. Mais, s'il pouvait se réaliser quelque part, ce serait à Paris, en ce moment.

Dans d'autres chroniques, j'ai déjà montré que nous sommes des êtres tout d'habitude, aimant faire la même chose, à la même époque, avec les mêmes personnes. Cependant, durant chaque saison, il nous faut un peu d'imprévu, oh ! bien peu, n'importe quoi, juste assez pour faire passer une heure ou deux et fournir prétexte à un brin de conversation. Cette année, l'imprévu consiste dans le devin Cumberland. C'est un Anglais — ou peut-être un Américain — si joufflu et si rose, qu'on pourrait le prendre pour un Allemand; un Méphistophélès ayant pris l'air de Faust après son rajeunissement. Ou plutôt, c'est un fort honnête garçon qui déclare n'avoir aucun rapport avec le diable, bien qu'il arrive à des résultats que tout le monde veut expliquer et que personne n'explique, pas même lui.

L'autre jour, il a convié une trentaine de personnes, parmi lesquelles je me trouvais, à cette curieuse expérience. Nous étions réunis dans un salon de l'hôtel Continental. Trois des invités, le prince de Sagan, le comte de Pourtalès et l'architecte Charles

Garnier ont quitté la salle, emportant une épingle — fort belle, ma foi! — confiée par Madame de Pourtalès qui était au nombre des assistants, en toilette de satin bronze, et vieilles guipures.

Dix minutes après, ces messieurs sont rentrés, annonçant qu'ils venaient de cacher le bijou dans le jardin des Tuileries, c'est-à-dire dans un espace de huit cents mètres de long sur quatre cents de large.

Alors Cumberland, les yeux bandés, tenant la main de Charles Garnier, est parti, nous entraînant tous à sa suite. Il marchait d'un pas plus qu'ordinaire, et vous pouvez juger de l'effarement des promeneurs en voyant les quinconces de Lenôtre envahis par une troupe élégante, en tête de laquelle un homme marchait tête nue, les yeux couverts d'un bandeau, agitant le bras gauche en l'air avec des gestes désordonnés. Était-ce un criminel ou un fou? ou bien une émeute de réactionnaires trainant au poteau d'exécution un candidat collectiviste au Conseil municipal? La présence du préfet Camescasse et du député Naquet, dont le visage pétillant de malice n'indiquait aucune horreur, rendait peu vraisemblables des projets aussi sanguinaires. Néanmoins, les bonnes inquiètes s'enfuyaient à tire d'ailes, un bébé sous chaque bras, tandis que les flâneurs plus courageux s'approchaient de loin, avec cette précaution du Parisien en face de toute éventualité inconnue, qui l'expose à recevoir de mauvais coups ou, tout simplement, à être fourré au poste.

Cependant nous avançons toujours, et moi, qui tenais enfin un reportage, je serrais de près Cumberland. Celui-ci, sans une hésitation, sans un ralentissement, filait droit comme une flèche à travers le dédale des chaises, des bancs et des arbres vieux ou jeunes. Soudain, parvenu à un marronnier séculaire, il mit la main dans une fissure de l'écorce et en retira l'épingle, avec autant de facilité que je le raconte.

Quant à expliquer, ce n'est pas mon affaire. Je n'ai pas senti la moindre odeur de roussi. J'ai seulement remarqué que Cumberland était très pâle et semblait épuisé de fatigue. Le voilà devenu le lion de la saison, et les grandes dames lui donnent de fortes sommes pour venir deviner dans leurs salons.

Il y a trois siècles, elles seraient allées, pour rien, le voir brûler en Grève. A cette époque, les distractions étaient moins chères qu'aujourd'hui, et plus corsées.

CONSTANCE.

## DEVINETTES

### CHARADE

Mon premier, c'est peut-être un de vos noms, lectrice ;  
Il exprime la grâce, à plus d'un titre il plait.  
— Gare qu'en vos manchons mon dernier ne se glisse,  
Y commettant plus d'un méfait.  
— Mon entier est un peuple, où nos missionnaires  
Font respecter le nom français,  
Plus efficacement que les plus justes guerres  
N'y sauraient parvenir jamais.

### LOGOGRIPHE

Sur les bords de l'Adriatique,  
Je suis un séjour enchanteur :  
Mon climat est très sain, mon site magnifique.  
On y respire un air plein de douceur.  
J'ai consolé l'exil de plus d'une princesse,  
Souvent j'abrite un fils d'empereur ou de roi...  
— Mais retirez mon cœur, vous voyez la tristesse  
Aussitôt s'emparer de moi.





Robe de mariée.

Costume en tulle et satin vert Nil.

MODÈLES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

*Robe de mariée en Sicilienne brochée de velours et Sicilienne unie.*—Tablier en Sicilienne brochée; sur le côté une quille plissée en tulle le rattache à la traîne carrée qui est en sicilienne unie. Sur les coutures une spirale en dentelle; celle qui touche la traîne se prolonge au bas et se perd sous le pli creux. Une draperie tablier courte et gracieusement retournée, est relevée par une touffe de boutons de fleurs d'oranger; l'autre côté de la traîne est mobile et laisse voir la jupe qui est en sicilienne velours. Corsage à très petite pointe, ouvert sur une guimpe plissée en tulle et fermée par trois agrafes en perles; un col montant

brodé de grosses perles fines. A la manche un parement en sicilienne velours.

*Costume de bal en satin et tulle vert Nil.* — Jupe en satin, le bas du tablier garni de cinq plissés en satin recouverts de tulle et voilés par la grande tunique de tulle. Les lés de derrière sont plissés et tombent droit, il y a trois lés l'un sur l'autre et chaque lé est double. Corsage plissé en tulle, posé sur un dessous de satin; des bretelles en ruban de satin se terminent par deux boucles; de chaque côté un long nœud-boucle prend au bord de la petite basque. A l'entournure un plissé de tulle.





Costume de jeune fille.

Costume pour fillette de quinze ans et plus.

MODÈLES DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK.

*Costume de fillette en lainage gris pintade et velours assorti. — Jupe garnie, au-dessus de l'ourlet, de quatre plis rabattus, pris sur la hauteur; pour tête du quatrième pli un ruban de velours. Tunique drapée, sur la hanche de quatre plis profonds sur lesquels est placée la traverse d'un flot en ruban de velours; tunique pouffonnée.*

Veste échancrée sur un gilet en faille grise, boutonné droit; à la veste, un col-revers en velours et deux nœuds-papillon en faille, l'un sur le bouton qui ferme la veste sous la poitrine, l'autre à l'encolure, de

côté. A la manche ronde, parement plissé avec pointe en velours rabattue dessus.

*Costume en taffetas changeant à mille carreaux, marine bleu pâle et grenat pour jeune fille. — Jupe en taffetas garnie de quatre plissés, découpés en dents de scie, le haut de la jupe couvert d'une draperie froncée au tour de taille et, derrière, attachant cette draperie, nœud en ruban de satin marine. Corsage à basque; celle du dos forme comme deux pattes libres soulevées par la traverse du nœud. Col montant; à la manche, arrondie extérieurement, un nœud en satin.*



## LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

(SUITE)

## IV



ANS l'après-midi, Sabine monta en voiture avec ses parents pour une visite de voisinage.

« Je pense qu'il vous est agréable d'aller passer une heure ou deux chez l'abbé Césaire, dit le président à miss Wood. Bien que la distance

d'ici à Saint-Eutrope ne soit pas longue, je vous engage à rentrer avant la nuit.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Mary. J'aurai soin d'être de retour au château de bonne heure.

— A bientôt, fit Sabine, en embrassant l'anglaise.

— Mon Dieu! dit madame des Touches à sa belle-fille quand la voiture fut en mouvement, où en arriverez-vous dans six mois, si vous en êtes déjà aux accolades le premier jour? J'avais pensé, continua-t-elle en s'adressant à son mari, que vous auriez fait accompagner miss Wood par une femme de chambre?

— Eh! ma chère, quelle idée! ce serait la première fois qu'une institutrice de Sabine aurait un chaperon.

— Oui, mais les autres étaient d'âge et de figure à n'en avoir pas besoin. »

Le père et la fille soupirèrent sans se regarder. L'un songeait qu'il devait s'attendre à voir ce reproche amer revenir souvent dans l'entretien. L'autre se disait que la pauvre miss Wood aurait bientôt à se repentir d'être jolie.

« Nous aurions pu, reprit Sabine, la prendre avec nous et la déposer à la porte de la cure, avec un léger détour.

— Il ne manquerait plus que de lui donner ces habitudes », répondit madame des Touches.

Cependant l'institutrice, enveloppée dans son plaid et coiffée d'un petit chapeau de paille noire, très allongé devant, de cette forme gracieuse appelée par les Anglais : *baby's hood*, s'engageait d'une marche un peu lente sous les chênes encore garnis de leurs feuilles. Pour la première fois, depuis quarante-huit heures, elle avait le temps de penser, de méditer, de se souvenir. Deux jours plus tôt, à la même heure, elle était à genoux près du fauteuil de madame O'Brien, la supérieure presque octogénaire du couvent de Roehampton, où elle avait passé son enfance et sa jeunesse.

Elle entendait encore les paroles de la sainte religieuse :

« Nous ne nous reverrons plus dans ce monde, mon enfant, du moins je le souhaite pour vous. Le malheur pourrait seul vous ramener dans cette maison dont vous trouverez toujours la porte ouverte. Que

Dieu vous bénisse! Vous n'aurez bientôt plus que lui sur qui compter, car l'abbé Césaire approche, comme moi, du terme. Celui-là est un saint et quoi que vous fassiez — c'est ma dernière parole — vous ne lui rendrez jamais la centième partie de ce qu'il a fait pour vous. »

Ensuite, elle avait perdu de vue les grands arbres de Roehampton; puis la course vertigineuse avait commencé, l'entraînant successivement, comme dans un rêve d'affolement infernal, à travers le tourbillon bruyant et enflammé de Londres; sur une mer dont elle devinait, dans les ténèbres, les déchainements furieux; au milieu des longues avenues désertes d'une autre capitale s'éveillant à peine. Puis encore des kilomètres dévorés, des ponts franchis presque sans les toucher, des souterrains faisant subitement la nuit et le tonnerre, des arrêts brusques dans des gares, avec des noms inconnus criés à la hâte. Enfin, le terme du voyage, une maison nouvelle, des visages étrangers, une vie différente, la vie qui se gagne, le travail qui se paye!

Et cependant, il ne fallait pas se plaindre. Sur les trois êtres dont elle devenait la commensale, deux au moins promettaient d'être bons pour l'étrangère. Elle ne quittait, hélas! aucun parent. Elle retrouvait l'homme qui, depuis son bas âge, lui tenait lieu de famille, qu'elle respectait de toute sa vénération, qu'elle aimait de toute sa tendresse.

Elle était sortie de la garenne. Une légère éminence, plantée de bruyères, à descendre, un ruisseau à franchir sur un pont rustique, une barrière peinte en blanc à ouvrir, et les premières maisons de Saint-Eutrope se dressaient devant elle, alignées de chaque côté de la route.

C'était un grand bourg qui ne ressemblait guère aux villages d'Angleterre, car, ici, un mot expliquait tout, résumait tout, gouvernait tout : la vigne. Partout l'œil n'apercevait que des tonneaux, tantôt vides, rangés devant les maisons, rebattus à grand bruit par le cercleur, roulés presque debout, avec un miracle d'équilibre, par l'apprenti courant derrière eux; tantôt pleins, chargés sur de longues charrettes que des bœufs poussaient lourdement de leurs grands fronts matelassés de toisons de brebis.

Dans les fossés du chemin, les brûleries faisaient couler le résidu sombre, à l'odeur affadissante, de leurs alambics, tandis qu'au coin de chaque cour le *chai* soigneusement fermé étalait sur les tuiles de son toit, comme sur une immense trogne enluminée, la teinte chaude produite par l'émanation des fûts d'eau de vie vieillissant dans l'ombre.

Mary suivait l'interminable rue où la pluie de la veille avait laissé une purée blanche de boue calcaire. Sans demander son chemin, elle se dirigeait vers l'église qui formait le centre du bourg. Au pied de la



vieille tour délabrée dont elle apercevait la maigre croix de fer, penchée par le vent, elle était sûre de trouver la cure et celui qu'elle allait voir. Elle atteignit la place, formée par la rencontre de deux rues perpendiculaires. Elle passa devant la gendarmerie, dont l'adjectif : *nationale*, peint de frais, rappelait au passant que les gouvernements changent, mais que les voleurs restent. Endormie comme un lion au soleil, la Bastille cantonale ne laissait voir, par la porte entr'ouverte de sa cour, qu'une garnison féminine de quatre ou cinq amazones restaurant des culottes bleues. La directrice des Postes et Télégraphes vit passer Mary et la salua. Vouée par ses fonctions au plaisir de connaître les secrets de chacun et au chagrin de les taire, elle aurait pu dire qui était miss Wood, d'où elle arrivait, ce qu'elle était venue faire dans « la localité ».

Déjà Mary se demandait si elle n'allait pas se faire indiquer, par cette affable personne, la direction du presbytère. Mais voyant l'église ouverte, elle y entra, voulant, avec la tendre recherche d'un cœur pieux, que sa première visite fut pour le Maître, la seconde seulement pour le serviteur.

Le temple, assez pauvre, était désert. Les pays où l'on récolte le plus de vin ne sont pas ceux où l'on répand le plus de prières, et Saint-Eutrope n'échappait pas à la loi générale. En s'agenouillant près du pilier dont l'enduit de chaux blanche enlevé par les coudes laissait voir presque partout la pierre jaunâtre, Mary sentit peser sur elle une impression de tristesse. Tel ce serrement de cœur qui nous saisit en pénétrant dans un intérieur où la gêne éclate. Quelle différence entre ces murs nus, ces fenêtres dont les vitraux blancs, ternis par la poussière, laissaient pénétrer une lumière crue, cet autel strictement orné du nécessaire, et la chapelle de Roehampton avec ses tableaux, ses sculptures, l'or des chandeliers et des lampes brillant dans la lumière empourprée des verrières gothiques !

« O mon Dieu, dit-elle en appuyant son front dans ses mains, vous êtes, vous, toujours le même. »

Et de ses lèvres, s'échappa, avec un soupir, l'appel ardent et plaintif des êtres qui sont seuls au monde.

Elle n'aurait pu dire depuis combien de temps elle était là, lorsqu'une main touchant légèrement son épaule l'arracha à sa prière. Elle leva la tête et vit devant elle le visage paternel du saint prêtre qui lui souriait.

« Vous avez bien fait de commencer par *lui*, dit-il à voix basse en montrant l'autel. Mais, à présent, c'est mon tour. Venez. »

Le presbytère ressemblait aux autres maisons, aux pauvres s'entend, sauf qu'il n'y avait devant la porte ni la rangée de tonneaux, ni le petit ruisseau d'eau noire.

Quand Mary fut assise dans l'un des deux fauteuils de paille qui garnissaient le modeste parloir, l'abbé Césaire prit place dans l'autre, s'y établit commodément comme pour une longue causerie et, regardant la jeune fille avec un air de satisfaction complète, il engagea l'entretien par ces seuls mots :

« Eh bien ? »

— Eh bien, répondit gaiement l'institutrice, me voici. C'est ce que j'ai à vous dire de plus intéressant.

— N'avez-vous pas été bien surprise quand votre bonne supérieure vous a dit que je vous faisais débutter comme ma paroissienne ?

— Bien surprise et encore plus heureuse. Depuis que j'ai l'âge de réfléchir, je savais qu'il me faudrait un jour gagner ma vie. Je ne m'en effrayais point, car je tâche de n'avoir peur de rien, excepté de ce qui est mal. Mais ce qui restait, malgré tout, une réalité pénible, devient pour moi un rêve inespéré.

— Et moi, depuis bien des années, j'avais décidé, sans en rien dire à personne, que la première éducation dont vous auriez la charge serait celle de Sabine des Touches. Vous voyez que quand l'abbé Césaire a décidé une chose... »

Et le digne prêtre aspira voluptueusement une prise, comme une récompense décernée par lui-même à son succès.

« Mais, dit miss Wood, comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais parlé de cette famille, même quand vous êtes venu à Roehampton au mois de juillet ? »

— Eh ! mon enfant, par une prudence bien simple. Si mes projets n'avaient pas abouti et qu'au lieu de venir ici vous eussiez été forcée de vous placer bien loin, comprenez-vous quelle déception et quel chagrin pour vous ?

— M. des Touches sait-il tout cela ?

— Il le sait maintenant. La chose une fois faite, il m'aurait paru que c'était peu loyal de dissimuler. D'ailleurs l'ancien président est pour moi un ami et l'un des hommes que j'estime et respecte le plus en ce monde.

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Depuis qu'il était étudiant à Paris, et moi vicaire à Saint-Sulpice. Je l'ai perdu de vue il y a vingt ans, quand ma santé m'a obligé à quitter le ministère paroissial. C'est alors que je suis allé en Angleterre et que le couvent d'où vous sortez m'a choisi comme aumônier. Mais je ne voulais pas mourir loin de la France. Je suis revenu dans la Saintonge qui est mon pays et celui de la famille où vous allez vivre. Le président a voulu m'avoir pour curé et je me suis laissé faire, ce qui ne m'a pas empêché, presque chaque été, de revoir ma chère chapelle, mes bonnes religieuses et ma petite Mary. Voilà toute l'histoire.

— Toute l'histoire ! vous oubliez la partie qui me regarde. Où serais-je maintenant sans vous ? qui sait si je ne serais pas une mendiante des rues ? A qui dois-je, pauvre orpheline, d'avoir été élevée comme une fille de pair, dans le premier couvent catholique de Londres ?

— Vous le devez à Dieu qui nous a donné pour enfants, à nous autres, ceux qui n'ont plus de père ici-bas.

— Ah ! je me demande souvent si je n'ai pas gagné au change. A mesure que j'ai pu réfléchir davantage, j'ai deviné un triste mystère sous les réticences de votre charité. Comme mes pauvres yeux se sont fatigués souvent à vouloir percer la nuit sombre qui environne ma naissance !

— Ne regardez que l'avenir qui réclame tout votre courage. Pensez à vos nouveaux devoirs. Quelle impression vous a produite votre arrivée au Sauzet ?

— Certes — je me le disais tout à l'heure — je n'ai point à me plaindre. J'ai trouvé en Sabine une jeune



filles très bonne, très simple, avec quelques-uns des défauts que j'ai entendu critiquer chez les Françaises. Je n'ai rien à ajouter sur M. des Touches après ce que vous en avez dit tout à l'heure, si ce n'est que mon impression confirme vos paroles. Quant à madame des Touches...

— Ne vous pressez pas de la juger. Elle n'a, d'ailleurs, que voix consultative pour l'éducation de sa belle-fille. Sur ces trois personnes, je suis sûr que deux au moins vous apprécieront et vous aimeront. Soyez vous et faites votre devoir. Peu à peu il vous apparaîtra, au moyen de votre tact et de mes conseils. Ayez grande confiance en M. des Touches. C'est un homme rare, et supérieur à tous les points de vue.

— Pourquoi a-t-il quitté la magistrature si jeune ?

— Il ne l'a dit à personne, et vous devez éviter soigneusement toute allusion à ce sujet qui lui est pénible. Et maintenant, venez que je vous montre mon jardin et l'école de mes bonnes Sœurs. Après quoi je vous promets un thé tellement *Anglais*, qu'en fermant les yeux vous vous croirez encore à Roehampton.

A la chute du jour, miss Wood encouragée et reconfortée par les heures qu'elle venait de passer avec le bon abbé, reprenait le sentier de la garenne.

Pendant ce temps-là, l'ancien aumônier lisait la lettre suivante dont madame O'Brien, la supérieure, avait chargé pour lui l'oiseau qui s'envolait, afin de chercher sa vie à travers le monde :

« Monsieur et vénérable abbé,

» La pauvre Mary part tout à l'heure, bien triste de nous quitter et bien heureuse à la pensée que vous l'attendez à l'autre bout du chemin. Je me réjouis, quant à moi, du succès de vos désirs. Dans une famille comme celle dont vous m'avez fait la peinture, avec les conseils de votre sagesse et de votre affection à sa portée, Mary a toutes les chances de commencer de la façon la plus favorable la dure carrière qui s'ouvre devant elle.

» En vous portant garant de son mérite, vous n'avez pas à craindre le reproche d'avoir fait des promesses qui ne seront pas tenues. Mary Wood est une personne hors ligne sous tous les rapports. Son instruction est complète; c'est ce que nous pouvions faire de mieux et, probablement, ce que nous avons fait de mieux depuis longtemps. Sa piété est grande, mais éclairée et solide. Son jugement est sûr; son courage à toute épreuve. S'il s'agissait de beaucoup d'autres, je dirais que son extérieur est trop séduisant, mais je la crois, plus que le très grand nombre, à l'abri de ce côté et, d'ailleurs, avons-nous le droit de reprocher à Dieu d'avoir donné à sa créature une perfection trop grande ?

» Durant les deux mois de vacances qu'elle vient de passer chez lady Claremont, ainsi qu'elle le fait depuis plusieurs années, elle a achevé d'acquiescer un usage du monde qui en fait une jeune femme accomplie. Elle a été fort remarquée et son ancienne compagne, en la ramenant à Roehampton, me disait que Mary pouvait espérer, selon toute apparence, un mariage avantageux dans notre pays, où l'absence de dot n'est pas, comme dans le vôtre, un vice rédhibitoire pour une jeune fille.

» Mais vous voulez que la chère enfant connaisse la France et ni elle ni moi ne songeons à discuter les

décisions du seul protecteur qu'elle ait en ce monde. Que Dieu l'assiste et la conduise.

» Son départ me causera moins de tristesse si, comme je l'espère, je reçois de vous la promesse que son absence ne privera pas de vos visites habituelles le petit troupeau dont vous avez été le pasteur, et qui se recommande aux prières de votre charité.

« Oui, certes, j'ai voulu qu'elle connaisse la France, dit en lui-même le curé de Saint-Eutrope en refermant la lettre. Et cependant, plus l'instant décisif approche, plus je me demande si mon instinct m'a sagement guidé. A la grâce de Dieu ! je crois que j'ai fait mon devoir; le ciel fera le reste. »

Le jour baissait déjà. C'était l'heure où l'abbé Césaire allait voir ses malades.

« Justine ! cria-t-il d'une voix forte, mon chapeau et ma douillette; je sors. »

Une vieille femme à cheveux gris, dont la haute taille commençait à se courber, entra en s'essuyant les yeux. Ses vêtements sombres et son bonnet de tulle noir lui donnaient presque l'air d'une religieuse. Mais son visage n'offrait pas, en ce moment surtout, cette expression de calme dont les années du cloître revêtent la physionomie humaine.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venue la voir ? demanda le prêtre. Vous vous êtes cachée, je gage ?

— C'est vrai, monsieur le curé, fit la servante. Je n'ai pas eu le courage de me trouver en face d'elle.

— Il faudra bien finir par l'avoir, mon enfant. Miss Wood viendra souvent ici. D'ailleurs, elle ne se doute pas que vous... l'avez vue naître et que vous êtes, avec moi, la seule créature vivante qui sachiez son histoire.

— Dieu veuille qu'elle ne se doute jamais de ce que je sais !

— Peut-être aurez-vous le devoir de le dire un jour, Justine; ce sera votre expiation. Mais vous auriez été surprise de la retrouver si grande et si belle. Vous ne l'auriez pas reconnue si vous aviez pu la voir.

— Je l'ai vue, monsieur le curé, sans qu'elle m'aperçoive. Elle est le portrait de sa pauvre mère. Ah ! me voilà bouleversée pour longtemps !

— Il faut vous calmer, mon enfant; Dieu vous a pardonné. L'enfant que vous avez su retrouver dans l'immensité de Londres vous pardonnera un jour. Sans vous, peut-être, elle serait aujourd'hui une mendicante. »

## V

« Êtes-vous contente de votre après-midi, Sabine ? demanda miss Wood à son élève, quand elles se retrouvèrent ensemble, durant l'heure précédant le dîner.

— Elle n'a rien eu d'extraordinaire. Chaque semaine, une fois au moins, nous allons à la Grand-combe, chez nos cousins d'Uzel. Ces dames font leur tapisserie, sous la charmille, quand il fait beau, au salon, quand il pleut, tandis que mon père et mon oncle se promènent dans les champs en causant agriculture.

— Vous ne devez pas beaucoup vous amuser. Est-ce qu'il y a des enfants dans la maison ?

— Un seul, qui se nomme Roger. Le baron a des



idées à lui sur l'éducation et sur la politique. Aussi n'a-t-il jamais voulu que mon cousin quitte la maison paternelle.

— Alors, il a un précepteur?

— Oh! fit Sabine en rougissant un peu, je ne crois pas Roger très fort sur le latin ou le grec, mais c'est un si bon garçon! Ses parents passent toute l'année à la Grandcombe, sauf quelques semaines à Paris, au printemps. M. d'Uzel n'aime que la campagne et je crois que son fils sera comme lui. »

La cloche du dîner se fit entendre.

« Grand Dieu! s'écria Sabine, descendons vite. Si vous étiez en retard le premier jour, madame des Touches ne vous le pardonnerait pas. Elle ne pardonne pas facilement, ma belle-mère. »

A table, le président et miss Wood firent tous les frais de la conversation qui roula exclusivement sur la visite de l'institutrice à Saint-Eutrope. Sabine écoutait, évidemment charmée par le langage de Mary, qui s'exprimait avec la correction un peu raffinée d'une étrangère bien instruite dans notre langue. Elle soulignait ses réponses, moins par ses gestes, dont elle était sobre, que par l'expression parlante et animée de sa physionomie, pleine de mobilité et de charme.

Madame des Touches ne perdait pas un seul des mouvements de la jeune fille, lui faisant subir à l'insu de la pauvre anglaise, un véritable examen sur les règles de la conduite à table.

Comme on passait au salon, la présidente ne put s'empêcher de dire du ton un peu sec d'un examinateur grincheux qui n'a pas trouvé le placement de ses boules noires :

« Est-il vrai, mademoiselle, que vous n'avez jamais quitté le couvent jusqu'à aujourd'hui ? »

— Je n'ai jamais eu d'autre home, comme nous disons, madame. Mais une de mes compagnes qui m'aimait beaucoup est devenue lady Claremont, et, plusieurs fois, j'ai passé des mois de vacances chez elle.

— C'est un grand château ?

— Un des plus grands d'Angleterre, madame, à ce que j'ai entendu dire.

— Alors vous devez trouver notre maison bien petite et bien sévère ?

— Ma chambre de Roehampton était plus petite encore, et la règle plus sévère. Cependant j'y ai vécu bien heureuse. »

« Vous avez entendu ? demanda madame des Touches à son mari quand ils furent seuls. Croyez-vous qu'il soit agréable pour une maîtresse de maison d'avoir chez elle une fille qui a des habitudes semblables ? Je rougirai, maintenant, chaque fois qu'il me faudra faire resservir au déjeuner un plat de la veille. Un des plus grands châteaux d'Angleterre ! Vous avez vu sa désinvolture en disant cela ? Positivement, elle a l'air d'une duchesse égarée chez de petits bourgeois. »

— Hélas ! ma chère amie, la perfection n'est pas de ce monde. Souvenez-vous de ce que vous a fait souffrir

*Fraulein Worms* par ses manières qui n'avaient rien, certes, de ducal. Celle-ci me semble avoir fort bien pris son parti de n'être pas chez des gens qui ont vingt millions de rente. »

Le lendemain après midi le soleil était radieux, et les chemins devenus secs permettaient une longue promenade dans la campagne.

« De quel côté irons-nous, miss Wood ? demanda Sabine, l'heure de sortir arrivée. »

— Mais, dit l'institutrice en riant, je suis forcée d'abdiquer mon autorité tant que je ne connaîtrai pas mieux le pays. Choisissons le premier chemin qui s'ouvrira devant nous. »

Il se trouva que ce chemin était celui de la Grandcombe. Au bout de quelques pas, Sabine prit la parole :

« Je voudrais vous demander une faveur, miss Wood. Je ne suis plus une petite fille, puisque je vais accomplir mes dix-sept ans. Je n'ai pas d'amie intime et j'ai... une belle-mère. Vous m'avez inspiré, dès la première minute, une grande confiance, parce que vous êtes simple. J'adore les gens simples. Si vous vouliez être pour moi autre chose qu'une institutrice ? Figurez-vous que nous nous sommes connues au couvent, et que vous êtes chez moi comme vous étiez chez lady Claremont. »

— Ma chère Sabine, répondit Mary, votre pensée me touche plus que je ne puis dire. Mais ce que vous me demandez avec tant de bon cœur ne dépend ni de vous ni de moi. Nous ne vivons pas seules au Sauzet.

— Aussi ne serons-nous des amies qu'en tête à tête. Hors de là, l'étiquette règnera entre nous comme à la cour de Louis XIV. En public, je vous appellerai : miss Wood. Mais, si vous vouliez, quand personne ne pourra nous entendre, je vous appellerais : Mary.

— De tout mon cœur, dit l'institutrice sincèrement émue, à une seule condition : votre père le saura.

— Je le lui dirai ce soir, mais nous pouvons commencer provisoirement, voulez-vous ? »

Pour toute réponse, miss Wood embrassa cordialement son élève.

« Voyez-vous ? continua celle-ci, on pourrait croire que rien ne me manque. Et cependant je vis dans une solitude pénible. Mon père m'adore, mais ses fonctions l'ont rendu un peu grave et je le trouve même souvent triste. Mon frère se jetterait au feu pour moi, mais, en dehors d'un mois de vacances, je ne l'aperçois jamais. Je n'ai donc personne à qui je puisse dire tout ce que je pense, et je vous assure que je pense beaucoup. »

— Tant pis ! répondit miss Wood. Il ne faut pas trop penser à votre âge.

— Mon Dieu ! Mary, on dirait que vous avez trente ans.

— Pire que cela. J'ai une élève qui va en avoir dix-sept. »

L. DE TINSEAU.

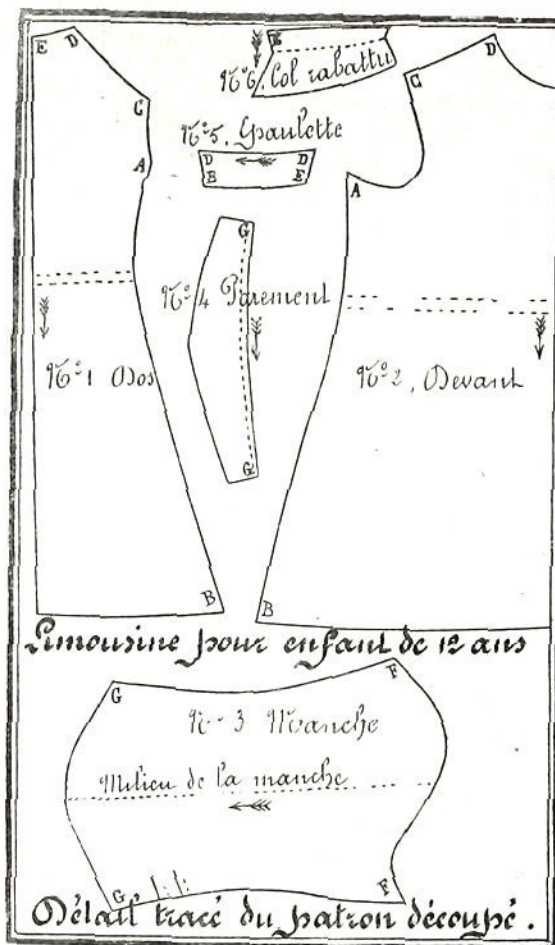
(La suite au prochain Numéro.)

Homonymes du 17 Mai : Soufflé, soufflé, soufflet, soufflet, soufflet, soufflet.





Manteau en étoffe de laine Suède, pour fillette de 8 à 12 ans.  
Limousine pour enfant de douze ans (patron découpé).  
Modèles de mesdames Taskin et Guillard, 1, rue de la Michodière.



Manteau en étoffe de laine Suède, pour fillette de huit à douze ans. — L'étoffe très fine et solide est doublée en soie caroubier. Le devant forme une chemisette froncée à l'encolure, légèrement relevée sous la taille par une belle cordelière en soie caroubier, cordelière disposée en draperie; sur le côté une agrafe terminée par des jeux de glands. Col rabattu et parement à la manche; le tout orné de piqûres en soie caroubier. Prix, 60 fr. Le même non doublé avec cordelière en laine, 40 fr.

Limousine pour enfant de douze ans et plus. (Patron découpé.) — Se fait en étoffe rayée, limousine, dont le pardessus prend le nom. Forme très jolie et pratique, doublée en soie avec cordelière en laine. Prix, 55 fr.; non doublée, 35 fr.

Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Devant. — 3, Manche. — 4, Parement. — 5, Épaulette. — 6, Col rabattu.

Ce modèle emploie deux mètres d'étoffe en un mètre vingt de largeur. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe, les coches du patron découpé correspondent aux lettres de raccord du détail tracé, de

même pour les lignes tracées à la roulette. Ce modèle nouveau est simple à exécuter, la forme en est gracieuse. On réunira le dos et le devant à la couture du dessous du bras. Sur le dessus de l'épaule, on pose l'épaulette 5 que l'on coud par une piqûre; cette épaulette réunira le dos et le devant. On mettra l'une sur l'autre les coches de raccord et l'on fera boire, pour le devant, le demi-centimètre qui dépasse l'épaulette au bord de l'entournure. Le contraire se fera pour le dos, c'est l'épaulette que l'on fera boire pour la ramener à la longueur du dos. Une coulisse est marquée à la taille — dos et devant — par un double tracé à la roulette; on coud le ruban à la doublure seulement, et la coulisse s'attache en dessous. La limousine est indépendante et sa largeur est maintenue par une cordelière largement drapée qui se noue de côté. Le col se rabat à la ligne pointillée. La manche, d'un seul morceau se garnit d'un parement en velours comme le col. On forme les deux petits plis marqués au bord de la partie qui fait le dessous, puis on fait la couture intérieure; la monter à la coche de raccord.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4469  
Et le Patron découpé d'une limousine pour enfant de dix à douze ans, page 192.

5-84 2273 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.